

LE

# MONITEUR DE LA MODE.

## MODES,

### Renseignements divers, description des Toilettes.

Quelques jours de soleil seulement ont métamorphosé Paris; les toilettes sombres, qui dernièrement encore se rencontraient dans les rues et dans les promenades en dépit de l'avènement nominal du printemps, ont fait place aux toilettes légères, véritablement fraîches et souriantes. Les belles moires et les taffetas unis se portent encore, mais les taffetas Pompadour à fonds clairs, et les baréges-grenadines à rayures unies ou à semés sont surtout en majorité. Les robes de moires sont tout unies, généralement d'un seul tenant et garnies sur le devant. Les robes de taffetas se font à plusieurs volants rouleautés de pareil, à corsages boutonnés et à ceintures rondes. Les robes de barège-grenadine se garnissent de beaucoup de petits volants à égale distance les uns des autres ou divisés en plusieurs séries. On les borde souvent de biais assortis à l'une des couleurs du dessin, et on les accompagne de larges ceintures de ruban pareil à ces biais. Les manches des robes négligées se font demi-larges et à revers; celles des robes plus habillées larges et à coude, avec un poignet lâche terminé par un plissé en large ou des bouillonnés, ou bien encore justes ou plissées du haut, très larges et se terminant en pointe par le bas. Beaucoup de robes se font à corsages décolletés recouverts de petites pèlerines pareilles.

Les piqûres de soie blanche se retrouvent en ce moment sur presque toutes les confections de taffetas noir. Parmi ces confections, la longue casaque a décidément pris sur les autres un sérieux avantage. Le paletot à petites poches vient ensuite, et le mantelet-écharpe à grand volant se multipliera de plus en plus à mesure qu'avancera la saison. On voit déjà beaucoup aussi de mantelets tout en dentelle ou de grandes pointes de dentelle de laine ou de Chantilly.

Les chapeaux les plus habillés sont ceux de crin blanc. Nous en avons remarqué un d'une simplicité charmante à une messe de mariage. Il n'avait aucun ornement en dessus. Son bavolet et ses brides étaient de taffetas blanc, et seulement en dessous un cordon de bluets clairs entourait tout le bord et débordait un peu en dessous.

La sœur de la mariée, jeune fille de seize ans, en avait un de paille de riz, tout garni de branches de lilas blanc, recouvrant la passe et retombant sur le bavolet.

Celui d'une autre jeune fille était de tulle blanc brodé, à fond plissé, orné en dessous de marguerites blanches

et de branches de cassis, et d'une petite guirlande pareille au-dessus du bavolet.

Les chapeaux de paille noire mouchetée, ornés de nœuds d'épis et de pavots ou de glands de paille, font de très jolis chapeaux un peu négligés. Sur ceux de crin noir on met aussi les nœuds de toutes sortes de fleurs et des branches de fruits, principalement de cerises noires et rouges. Les grappes de raisin et les branches de prunes se posent de préférence sur les pailles naturelles, telles que celles de Belgique ou d'Italie, et les grappes de fruits noirs mélangés à des fleurs blanches composent pour les pailles de riz une garniture d'une grande distinction.

Comme lingerie, on porte toujours beaucoup de *zouaves* de mousseline sur des chemisettes plissées et des fichus *Gabrielle*, dégagés carrément autour du cou. Comme sous-manches pour toilettes ordinaires, des ballons de mousseline à poignets brodés, fixés de côté par un gros bouton, et pour toilettes plus parées, des bouillons de tulle à volants de dentelle et à bouffettes de velours ou de ruban.

Pour la tenture des appartements, le dernier mot de l'élégance n'est plus le riche et soyeux lampas, la brocattelle ou le velours. Le velours vert s'emploie pour les fenêtres et les meubles de salle à manger ou de bibliothèque à boiseries de chêne; mais pour le salon, la tapisserie à médaillons Pompadour sur fond clair constitue le luxe sérieusement aristocratique. Les cheminées de beau marbre blanc ou de marbre onyx ne se recouvrent plus. Depuis longtemps déjà le milieu n'en est plus occupé par la pendule qui est tout à fait absente du salon ou posée dans un coin sur une étagère, mais par une belle coupe de porcelaine de Sèvres montée en or flanquée de chaque côté de deux grands vases pareils. Quant à la table qui occupait autrefois le centre du salon, elle a entièrement disparu et est remplacée par plusieurs buffets ou bahuts sculptés.

Plusieurs de ces meubles choisis avec le goût éclairé qui caractérise la maison de commission *Lassalle et Cie*, 37, rue Louis-le-Grand, étaient dernièrement adressés à un riche propriétaire des environs de Bordeaux. A cet envoi étaient joints une délicieuse écharpe de dentelle doublée de blanc, un châle double en grenadine noire entouré d'une haute bordure groseille des Alpes, et une robe *princesse* en taffetas chiné gris à dessin de clochettes brunes d'une remarquable distinction.

Une robe d'une bien grande distinction aussi est la création nouvelle de mademoiselle *Pauline Conter*, que nous venons d'admirer dans la maison *Lhopiteau, rue Vivienne*, 41. Cette robe de taffetas gris rayé avec petit



semé de feuilles noires, est garnie dans le bas d'une haute bande de taffetas noir tenant seulement du haut, et rehaussée de cinq rangs de piqûres de soie blanche, quatre rangs dans le bas et un rang dans le haut. Les revers du corsage et le col marin sont également de taffetas noir avec des rangs de piqûre. La ceinture est pareille et attachée sur le côté par un nœud à bouts courts. Deux bandes noires posées en tablier de chaque côté de la jupe ont trois piqûres en dehors et une en dedans. Les manches ont des jockeys noirs pointus, à trois piqûres et sont demi-larges, à poignet lâche entouré d'une bande piquée, et au-dessus, de plis en largeur séparés par des intervalles unis.

Mademoiselle *Pauline Conter* garnit les volants des robes de grenadine ou de barège à fond blanc et semé de fleurs de couleur, de biais assortis à l'une des couleurs du semé, et de petits velours noirs au-dessus de ce biais. Le fichu qui surmonte le petit corsage décolleté est garni de même.

Dans le même atelier on s'occupait dernièrement d'une riche robe de mariée dont toute la broderie se faisait à Bruxelles. Cette robe était composée d'un mat de broderie faisant tablier en pointe, d'un grand volant remontant en avant, et dans le bas de la jupe d'un volant de 30 centimètres reproduisant les mêmes fleurs et le même genre de broderie que tout le reste de la robe. Le corsage de soie blanche était tout recouvert de dentelle, et sur les manches de soie demi-longues étaient de grandes manches de dentelle faisant la pointe.

Une robe de chambre, destinée à la même mariée, était de cachemire bleu doublée de jaune, en forme de polonaise, mais à dos plissé avec pèlerine fixée en arrière.

Une autre de ses robes était de taffetas Magenta à grand volant faisant le rond et venant se terminer sur le côté par une grosse agrafe de ruban.

Une autre, de taffetas vert Isly, avait un mat de onze volants.

Une autre, un grand volant formant tablier, et tout le devant de la jupe couvert de petits volants.

Une autre encore, de taffetas bleu à carreaux noirs, était garnie partout de pompons pareils à la robe, avec un petit picot de dentelle. Le corsage était montant.

Une jolie robe de grenadine à fond gris rayé pointillé de noir et de jaune, à semé de bouquets de fleurs de laine, était ornée d'un grand volant, à la tête duquel en étaient posés cinq autres. Chacun de ces volants était bordé d'un biais de taffetas vert et d'un petit velours noir.

Dans les beaux magasins de *M. Lhopiteau*, nous avons remarqué beaucoup de châles de cachemire noir brodés et garnis de hauts volants de dentelle ou de guipure, des mantelets de taffetas à grand volant avec piqûres de soie blanche, de longues casaques, et aussi de très jolis paletots. L'un des plus élégants et des plus nouveaux était encadré de piqûres de soie blanche et bordé tout autour d'un biais de taffetas blanc recouvert d'une petite guipure qui entourait les revers de la poitrine, le petit col arrondi, les petites poches pointues, et les ouvertures des côtés. Ces ouvertures étaient fermées par de gros boutons noirs entourés de blanc, pareils à ceux du devant et montaient jusqu'à la hauteur où s'arrêtaient les grandes manches

garnies également de piqûres de taffetas blanc et de guipure noire.

On trouve chez *M. Violard*, le fabricant renommé de dentelle et de blonde, 2, rue de Choiseul, de délicieux mantelets et des écharpes tout en dentelle dont la forme et les dessins sont remplis de distinction et d'originalité. Ses pointes de Chantilly sont de véritables tableaux de fleurs, dans lesquels les effets d'ombre et de lumière sont habilement ménagés. Ses couvertures d'ombrelles sont admirables, et plusieurs barbes de dentelle d'Alençon, d'Angleterre ou de Bruxelles nous ont paru de petits chefs-d'œuvre de composition et de délicatesse.

Les petites filles portent comme les grandes personnes de longues casaques de taffetas noir, mais presque toutes leurs robes sont accompagnées du mantelet pareil, attaché sur la poitrine par un gros nœud. Leurs petites jupes sont toutes couvertes de petits volants ou de biais, et leurs corsages sont décolletés et ont en dedans une chemisette plissée.

Une délicieuse petite robe, exécutée chez madame *Thorel*, à Saint-Augustin, rue Neuve-Saint-Augustin, 45, est de toile Pompadour fond blanc, garnie au-dessus de l'ourlet d'un plissé de ruban vert. La pèlerine carrée, de même que les manches larges et les petites poches, sont garnies de ruches pareilles. La ceinture longue est de ruban vert frangé, et sur cette ceinture nouée très bas retombe un second nœud également frangé.

Une autre de toile bleue à petits carreaux est garnie de deux volants surmontés de ruches plissées. Le petit mantelet pareil a également deux volants et deux ruches.

Un vêtement de petit garçon, en poil de chèvre écri, se compose d'un gilet pointu en avant et tout boutonné, et d'une veste zouave arrondie, à basque pointue en arrière et garnie de six galons rouges, verts et bleus, au-dessus de l'ourlet. Les manches à revers sont garnies des mêmes galons.

Pour les jeunes personnes, aucun pardessus n'est gracieux et léger comme le châle double de mousseline garni d'une petite guipure, et quelquefois d'un petit velours que nous avons vu d'abord chez mademoiselle *Anna Loth*, 28, place Vendôme. Les mantelets bouillonnés et à transparents de ruban, les zouaves de mousseline, les pèlerines et les fichus de ce magasin renommé ont aussi une coupe à part et d'une grâce spéciale. Mais le triomphe de mademoiselle *Anna Loth* est peut-être encore le petit bonnet demi-paré, soit de crêpe mélangé de blonde, soit de mousseline, de dentelle ou de guipure. L'un, entre autres, qui coiffe à ravir, a un fond de tulle plissé, une traverse de ruban noir retenu par une boucle de jais; de chaque côté de cette traverse, des branches de roses et de prunelles posées très en arrière et retombant sur le fond, et en dessous de la garniture de dentelle, une seconde traverse de taffetas noir nouée un peu de côté par une boucle de jais.

Notre dernière visite dans les féeriques magasins de madame *Tilman*, 404, rue de Richelieu, nous a révélé comme toujours mille petits chefs-d'œuvre d'art et de séduction.

Nous signalerons par exemple : une couronne de roses du Bengale, petites et un peu en pointe sur le front, plus



de peuples de culture  
M. Fauriol, le directeur  
de la mission, a été  
nommé par le ministre  
de l'Éducation nationale  
à la tête de la mission  
française d'archéologie  
et d'éthnologie en Chine.  
Il a été accompagné  
de son épouse, de son  
frère, de son fils et  
de son neveu. La mission  
a été constituée par  
des spécialistes de  
différents domaines  
de la culture chinoise.  
Elle a pour but de  
faire connaître au  
public français les  
monuments et les  
œuvres d'art de la  
Chine ancienne et  
moderne. Elle a  
aussi pour objet de  
recueillir des  
documents et des  
objets d'art qui  
seront déposés au  
Musée de l'Homme  
à Paris.

Le 15 mai 1938, la mission  
française d'archéologie  
et d'éthnologie en Chine  
a quitté Shanghai pour  
se rendre à Pékin.  
Elle a été accueillie  
à la gare par le  
directeur de la mission  
française, M. Fauriol,  
et par les membres  
de la mission chinoise.  
La mission a été  
installée dans un  
appartement à Pékin.  
Elle a commencé  
ses travaux le 20 mai  
1938.

La mission a pour  
but de faire connaître  
au public français  
les monuments et  
les œuvres d'art de  
la Chine ancienne  
et moderne. Elle a  
aussi pour objet de  
recueillir des  
documents et des  
objets d'art qui  
seront déposés au  
Musée de l'Homme  
à Paris.

La mission a pour  
but de faire connaître  
au public français  
les monuments et  
les œuvres d'art de  
la Chine ancienne  
et moderne. Elle a  
aussi pour objet de  
recueillir des  
documents et des  
objets d'art qui  
seront déposés au  
Musée de l'Homme  
à Paris.







larges et plus touffues en arrière, mélangées à quelques branches de myosotis, un nœud léger en avant et trois petits brins au-dessus du cou. Le bouquet assorti est de roses avec une branche de myosotis du côté gauche.

Une parure toute de lilas blanc avec bois naturel d'une fidélité d'imitation qui révèle une grande habileté.

Une autre de cerises, également avec tiges et fleur de cerisier d'une admirable vérité.

Et une de fleurs de pommier double, composée dans le même système.

Comme ornements de chapeaux, nous avons vu, chez madame *Tilman*, de bien jolis bandeaux élevés en bruyère Erika et en narcisses de Constantinople, en violettes du Midi et en paquerettes. Un seul rang de paquerettes pareilles se pose en dessus du chapeau, et trois ou quatre autres paquerettes au-dessus du bavolet. Le même genre de garniture a été fait d'une des belles variétés d'azalées qui ont excité l'admiration des connaisseurs à la dernière exposition d'horticulture des Champs-Élysées.

Pour une autre combinaison, des nymphéas, avec leurs feuilles d'eau, composent des nœuds charmants comme ornement des pailles de riz, et la *rose princesse*, de forme très effacée et dont la couleur se dégrade de l'hortensia au rose de Chine, dont les étamines produisent l'effet de l'or, et dont les feuilles sont brunies par la nature, est une véritable production artistique. Nous parlerions encore de plusieurs autres, dues également à madame *Tilman*, mais nous lui avons promis d'être discrète.

Nous pouvons, par exemple, sans aucune crainte d'indiscrétion, dire que, malgré l'avis qui nous est donné de temps en temps de la complète disparition de la crinoline, jamais les magasins de M. *Creusy*, 153, rue *Montmartre*, n'ont vu à aucune époque d'aussi nombreux acheteurs. C'est que ses sous-jupes d'acier *Tavernier de Lyon*, si commodes comme appui et comme support des robes et des pardessus, ne sont pas absolument inféodées à une coupe ou à une forme de vêtements; elles savent se prêter à toutes. C'est ainsi que les tournures beaucoup moins élevées, l'ampleur des jupes, très modérée au-dessous de la taille, et s'augmentant beaucoup en descendant, n'impliquent en aucune façon l'absence de la sous-jupe, qui, dans le principe, avait presque rappelé les paniers. L'approche des départs pour les bains de mer et pour les villes d'eau communique aux magasins de M. *Creusy* un grand redoublement d'activité. On y trouve, en même temps que les jupes claires et très habillées de tulle ou de mousseline, des jupes en étoffe de laine aux couleurs les plus douces et aux dessins les plus harmonieux.

Mme Marie DE FRIBERG.

Quiconque a lu les admirables romans de Cooper, sait quel puissant intérêt offrent les mœurs des tribus indiennes. Mais en parcourant les récits émouvants du grand conteur américain, et surtout les nombreuses imitations qui en ont été faites chez nous depuis quelques années, on ne peut s'empêcher de penser que ce sont là de pures fictions, et l'on éprouve le désir de voir à nu, dans toute sa sincérité, cette vie sauvage dont le

spectacle semble nous captiver d'autant plus que nous en sommes plus éloignés.

Les mémoires de J. Beckwourth en donnent une idée plus précise et plus complète que toutes les relations des voyageurs. Le célèbre aventurier, aujourd'hui âgé de soixante-deux ans, a passé la plus grande partie de sa vie au milieu des Indiens, et s'est si bien assimilé leurs habitudes, leurs sentiments et leurs préjugés, qu'il avait fini par dépouiller entièrement l'homme civilisé. Ses souvenirs, écrits sous sa dictée et récemment édités à Boston, ont tout le mérite d'une photographie.

La traduction, aussi fidèle qu'élégante, que M. Noblet vient d'en publier sous ce titre : *Beckwourth le chasseur, scènes de la vie sauvage américaine* (Paris, Dentu, in-12), reproduit heureusement les qualités et jusqu'à l'originalité qui ont valu à cette autobiographie un si brillant succès dans la presse des États-Unis. Les lecteurs nous sauront gré de leur signaler cette remarquable traduction d'un livre où la réalité a tout le charme du roman.

Édouard GERNEY.

#### GRAVURE DE MODES N° 601.

TOILETTE DE VISITES. — Chapeau de crêpe blanc et de taffetas mauve orné de plumes blanches à bouts ombrés de mauve, de blonde blanche et de boucles de paille.

La passe *tendue* est de crêpe blanc avec une blonde légèrement *badinée* au bord.

Le fond, mou et tombant, est brodé de palmettes de paille.

Le bavolet de tulle est recouvert par plusieurs rangs de petite blonde sans fronces.

Le bouquet de plumes commence d'un côté, entoure le chapeau et retombe de l'autre côté.

Le bandeau, de taffetas mauve, est orné de boucles de paille entourées par une petite blonde.

Le tour de figure est de blonde ruchée.

Les brides de taffetas blanc n° 30.

Robe de taffetas à rayures diagonales, mauves, avec intervalles fond blanc à petits bouquets mauves, ornée de ruches et de petits volants de taffetas mauve et de taffetas blanc.

L'étoffe, destinée à ce genre de robes nouvelles, se fabrique en lés à rayures diagonales, les uns rayés dans un sens, les autres dans un autre sens, de façon qu'en les réunissant, les rayures forment des zigzags.

Le corsage est montant, plat et boutonné devant.

La taille est ronde et un peu courte.

La jupe est montée à plis larges et plats, de manière à ne pas bouffer aux hanches.

La ceinture, de taffetas mauve à bords blancs, forme de chape côté des écharpes nouées à 40 centimètres de la taille avec deux bouts flottants.

La manche, très large, est relevée, en draperie, bien au-dessus de la saignée, et, en dedans comme en dehors, par trois plis très rapprochés du haut et s'écartant bien de chaque côté. Le bord de la manche est orné par une ruche mauve avec une ruche blanche au milieu, et trois petits volants à bords découpés, très froncés : un blanc, un mauve et un blanc.

La ruche mauve a en tout 4 centimètres de large, celle blanche en a 2; les volants ont chacun 3 centimètres et se recouvrent à moitié les uns les autres. L'ornement de la jupe



est très élégant. Il se compose de chaque côté de deux pyramides de volants très froncés posés en V à partir du nœud de l'écharpe. Ces volants, qui ont de 4 à 5 centimètres, sont couchés les uns sur les autres, et alternativement un blanc et un mauve.

Une ruche mauve de 6 centimètres, avec une ruche blanche de 4 au milieu, fait le tour de la jupe (à 40 centimètres du bas), excepté aux deux côtés.

Des volants très froncés, pareils à ceux des deux pyramides, sont posés en chevrons sur le devant.

Au reste de la jupe tous les volants se suivent en biaisant; ils se réunissent en A au milieu derrière.

Col de dentelle avec cravate mauve bordée de dentelles.

Une riche dentelle débordé la manche.

TOILETTE DE JEUNE FILLE. — Chapeau de paille belge à bords relevés garnis de velours noir. Nœud de velours devant. Velours au pied de la calotte. Plume blanche couchée sur le bord du chapeau et retournant dessous.

Robe et écharpe carrée de mousseline de l'Inde, ornées d'entre-deux brodés semés d'amandès mates, de ruban vert très clair et de petit feston mat.

Le corsage, montant, est légèrement entr'ouvert; devant, en haut, le bord festonné est rabattu en petit châle à l'encolure.

La taille est ronde et courte. Le bas du corsage est froncé sur trois rangs tout autour. Des fronces prisés dans l'épaulette forment la gerbe devant et derrière.

La manche, très large, et s'arrêtant à mi-bras, est retenue au bas dans un poignet composé d'un entre-deux doublé de taffetas vert avec un petit feston à chaque bord.

La jupe, froncée, est ornée au bas, sur une hauteur de 38 centimètres, par trois entre-deux brodés, larges chacun de 5 centimètres, avec une petite bande festonnée d'un centimètre en haut et en bas.

L'espace uni entre ces ornements est réparti également.

Sur chaque épaule est un nœud vert. La ceinture est de ruban vert qui se croise sous la bouche et retombe de chaque côté.

L'écharpe est composée d'un grand carré long très ample de mousseline, et bordée tout autour d'un petit feston.

Gants à volants de peau de Suède.

#### EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 1. Bonnet poul, orné d'un apprêt de blonde jeté sur le fond et retenu par des épingle d'or. Autour du bonnet, sous la blonde, est une torsade de ruban n° 16. Sur le dessus et de chaque côté sont posées des roses accompagnées de leur feuillage.

N° 2. Bonnet de tulle de soie orné d'une petite fanchon de taffetas de couleur, garnie d'une ruche de blonde noire; un rang de dentelle noire retombe derrière sur une triple garniture en tulle de soie; un petit bouquet de violette est jeté dans la garniture du devant; les brides de ce bonnet sont de taffetas vert comme la fanchon, et bordées de dentelle noire.

N° 3. Bonnet de tulle de soie brodé; une blonde blanche coquillée forme la garniture sur le devant; dans cette blonde il y a de petites bouffettes de rubans groseille et blanc n° 1. Le fond de ce bonnet, froncé et tombant légèrement, est entouré d'une ruche de dentelle noire mélangée de nœuds de ruban. Sur le côté et sur le sommet de la tête il y a des nœuds de ruban groseille uni n° 5. Les brides sont de ruban n° 20, et le nœud placé derrière est de ruban n° 16.

N° 4. Bonnet de crêpe rose Sofferino orné sur le devant de quatre rangs de garniture de blonde blanche et de crêpe rose alternées. Le fond de ce modèle est formé d'une fanchon de crêpe terminée derrière par une haute blonde retombant sur un bouillon de crêpe placé au-dessus d'un seul rang de blonde blanche; un rang de crêpe découpé encadre cette même fanchon; un chou de crêpe découpé est posé sur le sommet de la tête.

N° 5. Bonnet rond formé d'entre-deux brodés au plumetis; le fond de ce bonnet est traversé par un double froncé de valenciennes. Le tour est garni d'une haute valenciennes, à la tête de laquelle se trouve placée une coulisse avec ruban n° 12 passé à l'intérieur; cette coulisse sépare le fond de la garniture. Un nœud de ruban orne le côté.

N° 6. Châle réversible de mousseline-organdi, garni d'un côté par neuf volants, et de l'autre par cinq; ces volants sont gradués de grandeurs. La seconde pointe de ce châle est ornée de cinq volants d'un côté, et de trois de l'autre.

N° 7. Fichu en mousseline-organdi, garni par trois volants ourlés tuyautés; le troisième rang a une petite tête tuyautée. Une petite ruche posée en ondulant sur ce fichu simule une seconde pélerine. Une autre ruche en borde l'échancrure.

N° 8. Manche assortie au fichu n° 7, orné de deux bouillons posés au-dessus d'une garniture formée par trois rangs de tuyautés ourlés.

#### Courrier de Paris.

Paris est-il encore dans Paris, tout entier, ou bien l'émigration pour la campagne a-t-elle commencé déjà sur une assez vaste échelle pour que l'on puisse dire que Paris est à Ville-d'Avray, à Bade et sur les grandes routes? Il serait difficile de répondre. A ces heures de transition, le chroniqueur est dans le plus grand embarras. Connaissez-vous un moment plus insupportable que celui où l'on voit faire les paquets, où les malles, descendues du grenier, vous heurtent à tous les coins de l'appartement, accrochant les robes et les habits? C'est aussi le moment de la tristesse pour ceux qui restent, et à qui il n'est pas donné d'aller prendre leur part de verdure, de fleurs, de bon air. Quant à ceux qui partent, ils ont le cœur inflexible, les plus sensibles ont l'œil sec; ils oublient s'ils laissent quelqu'un derrière eux, ils ne songent qu'au but, aux distractions du voyage. Pendant que vous qui restez vous vous désolerez à côté d'une malle entr'ouverte, celui qui part vous demandera avec le plus grand calme sa brosse ou son peigne qu'il a oublié de donner en pâture à ce gouffre qui absorberait la maison entière, et ne veut pas de vous! « Envoyez-moi de vos nouvelles! » C'est tout ce que vous obtenez de plus tendre de la part du voyageur, et le chemin de fer n'a pas fait deux tours de roues que l'on ne songe plus à vous.

Il faut rendre le bien pour le mal; le devoir du chroniqueur est de tenir les absents au courant des faits et gestes de ce qui se passe dans ce grand Paris que l'on quitte avec plaisir, comme on sort d'un bain, et où l'on aspire à rentrer, à peine en est-on parti. Il faut bien dire aussi que les voyageurs vous récompensent au retour, par les récits de leurs excursions, quand ils vont







*Paris chez J. de Roubaix, Paris*

601 bis

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu 92.

Lingerie de M<sup>me</sup> Anna Loth, Place Vendôme, 28.

... manière de passer les  
 ... de son père de ses yeux.  
 ... dans le vie, et charmé, à son  
 ... par elle pour à notre

... comme à y a tout manières  
 ... du monde se demand  
 ... des écrivains à deux  
 ... l'écriture en l'opé, le ro-  
 ... le lui par à personne. Ce  
 ... par eux; c'est leur propriété  
 ... de dangers, à prix de la-  
 ... un homme agréable de per-  
 ... l'habitière comme moi, vous  
 ... l'espé! D'autres voyagent  
 ... le voyat mes, n'éprouvant  
 ... qu'ils ont à Florence plutôt  
 ... tout ce qui en fait les dis-  
 ... de l'ère, où! mon Dieu! de  
 ... Rome comme point  
 ... la nuit, on change d'air et  
 ... dans les latitudes. Va pour

... c'est aller où va tout le  
 ... à se mouvoir pendant quel-  
 ... de présence dans certains  
 ... à découvrir les traditions  
 ... romaines, où l'on fait élargé  
 ... Par quelques autres, voyager  
 ... que l'on a parcouru  
 ... tout respect de bons  
 ... à ramener et à ne pas com-  
 ... plus de fatigues que  
 ...

... se voyagent par passion,  
 ... l'opéra, qui brisent tous les  
 ... au logé le carlier et le  
 ... à l'opéra en moment dans  
 ... se par respect de plus belle.  
 ... les les le langage des  
 ... à l'opéra sont deux. C'est-à-  
 ... à l'opéra ou à l'opéra, à  
 ... l'opéra toujours Florence  
 ... l'opéra; mais ce n'est pas sans  
 ... l'opéra dans l'opéra de ces  
 ... vers des latitudes, ils  
 ... des l'opéra charmants  
 ... à l'opéra, de H. Théodore  
 ... l'opéra de l'opéra d'opéra-mer,  
 ... l'opéra que se a est pas au sein  
 ... l'opéra de l'opéra l'opéra, des  
 ... l'opéra l'opéra qui pénètre  
 ... l'opéra, et de! Et quand on a le  
 ... de son opéra, la délicatesse  
 ... l'opéra à la suite, et on  
 ... l'opéra que se possèdent tout  
 ... l'opéra l'opéra page!  
 ... l'opéra qui veut contester  
 ... l'opéra à l'opéra le tour de  
 ... l'opéra des autres. De H. Pa-

... en passe au  
 ... avec M. Georges  
 ... l'opéra l'opéra l'opéra  
 ... dans cette A  
 ... en l'opéra de  
 ... l'opéra que  
 ... l'opéra de l'opéra  
 ... Mais ce ne se  
 ... l'opéra le caractère  
 ... l'opéra beau l'opéra  
 ... l'opéra palpitation  
 ... l'opéra qui charme et  
 ... dans les pays d  
 ... l'opéra, dont  
 ... plus ouvert que  
 ... l'opéra d'y a  
 ... que l'opéra  
 ... l'opéra de la ve  
 ... l'opéra la l'opéra  
 ... l'opéra l'opéra  
 ... l'opéra l'opéra  
 ... l'opéra l'opéra  
 ... l'opéra l'opéra  
 ... l'opéra l'opéra

P. S. — Va  
 Mon collabo  
 l'opéra l'opéra  
 à lui de l'opéra  
 vers à la l'opéra  
 de M. l'opéra  
 l'opéra d'opéra  
 ans, sur la m  
 l'opéra l'opéra

SOUVE  
 Le père de  
 dent, pas  
 combien q  
 recours à l'op  
 l'opéra de sa  
 veines. Il  
 jours, de ne  
 mangent son  
 Certains j  
 en croquant  
 l'opéra, l'opéra  
 tations qui  
 Robini, de  
 sie, et qui  
 rigine pour  
 à raconter  
 dame l'opéra  
 plaignait d'op  
 se soutenir.



au-delà de la barrière ; c'est leur manière de panser les blessures qu'ils ont faites, et de vous payer de vos peines. Décidément tout se balance dans la vie, et chacun, à son tour, y apporte sa petite part de joie et de peine à mettre dans le plateau.

Il y a voyages et voyages, comme il y a cent manières de voyager. Certains coureurs du monde se donnent l'égoïste plaisir d'aller chercher des émotions à deux cents lieues de Paris, et à leur rentrée au foyer, ils ruminent ces émotions sans en faire part à personne. Ce qu'ils ont vu, ils le gardent pour eux ; c'est leur propriété acquise à prix d'argent, à prix de dangers, à prix de fatigues. Si vous en voulez, si vous trouvez agréable de parcourir de nouveaux pays, il fallait faire comme moi, vous disent-ils, et risquer ce que j'ai risqué ! D'autres voyagent pour changer de place, ne voyant rien, n'éprouvant rien, s'apercevant à peine qu'ils sont à Florence plutôt qu'à Pantin. Si Pantin avec tout ce qui en fait les désagrément était à cent lieues de Paris, oh ! mon Dieu ! ils iraient à Pantin. Leur propose-t-on Rome comme point d'arrivée ? va pour Rome. En route, on change d'idée et on leur offre de prendre la route des Batignolles. Va pour les Batignolles !

Pour quelques-uns, voyager c'est aller où va tout le monde, où il est de mode de se montrer pendant quelques jours, comme on fait acte de présence dans certains salons officiels, partout où l'on doit retrouver les traditions de toilette, de gêne, de cérémonie, où l'on fait étalage de diamants et de dentelles ! Pour quelques autres, voyager c'est rester chez soi et faire croire que l'on a parcouru quelque coin du globe sur lequel renseignement de bons itinéraires que l'on se donne, à consulter et à ne pas comprendre toujours, plus de peines et plus de fatigues que n'en coûterait un véritable voyage.

Mais parlez-moi des gens qui voyagent par passion, qui affrontent de véritables dangers, qui bravent tous les éléments, et s'en reviennent au logis le carnet et le carnet bien garnis, qu'ils ne déposent un moment dans un coin de l'appartement, que pour repartir de plus belle. Ceux-là ne sont pas des égoïstes ; ils font la besogne des bonnes gens à qui les chenets du foyer sont doux. Ceux-là ne vont pas indifféremment à Florence ou à Pantin, à Rome ou à Batignolles ; ils préféreront toujours Florence à Batignolles et Rome à Pantin ; mais ce n'est pas sans raison qu'ils se rendront dans l'une ou dans l'autre de ces villes. Ce ne sont pas eux qui se servent des itinéraires, ils les font ! Ou bien, ils écrivent des livres charmants comme les *Récits de mer et de terre*, de M. Théodore Pavie, l'auteur des *Scènes et récits des pays d'outre-mer*. Vous devinez rien qu'aux titres que ce n'est pas au coin du feu que l'on amasse les éléments de tels livres, des drames qui y sont racontés avec une émotion qui pénètre. Voilà ce qui s'appelle voyager, en effet ! Et quand on a le style de M. Pavie, le charme de son esprit, la délicatesse de sa touche, on entraîne les lecteurs à sa suite, et on fait voyager avec soi les paresseux qui se passionnent tout à coup. Et voyez ce que c'est et comme l'exemple gagne ! Quand on a pris goût à ces lectures qui vous consolent des mauvais romans, on se met à faire le tour du monde sur le dos et dans la poche des autres. De M. Pa-

vie on passe au capitaine Montfort, et l'on va en Chine avec M. Georges Bell, voyage tout de circonstance ; ou bien l'on demande au savant docteur Barth de vous conduire dans cette Afrique septentrionale qu'il a parcourue en homme de science et en poète tout à la fois ! Et tant d'autres que j'oublie, et tant d'autres que je n'ai pas le droit de nommer !

Mais on ne se refait pas plus l'humeur qu'on ne se refait le caractère, à ce que l'on dit du moins ! Tels auront beau trouver, dans ces récits d'outre-Paris, des drames palpitants, des enseignements, des émotions, tout ce qui charme et séduit, qui préféreront encore les voyages dans les pays de l'esprit et de l'imagination, beau pays vraiment, dont il ne faut pas faire fi, et qui n'est pas plus ouvert que Corinthe au premier venu à qui prend la fantaisie d'y aller ! Eh bien ! vous qui à l'ombre de quelque marronnier ou de quelque tilleul, trouverez l'hospitalité de la verdure et des parfums, emportez dans votre sac la *Bêtise humaine*, de M. Jules Noriac, un livre qui fait fureur en ce moment, et l'*Ursule*, de M. Méry, un drame palpitant d'esprit, de moralité et de vérité. C'est à la campagne qu'on lit surtout. Il faut bien que la campagne serve à quelque chose, puisqu'elle enlève aux chroniqueurs leur moisson de causeries parisiennes !

X. EYMA.

P. S. — Voyez où en est la disette de tout à Paris ! Mon collaborateur, M. Obey, m'écrit pour me dire qu'un épais nuage couvre les théâtres, et que ce n'est pas la peine à lui de prendre la plume pour annoncer un drame nouveau à la Gaité, la *Pécheresse*, de madame de Prébois et de M. Barrière (succès de saison) ; et la reprise au Cirque d'*Héloïse et Abeillard*, une pièce âgée de vingt-cinq ans, sur la mise en scène de laquelle on a fondé les plus grandes espérances !

X. E.

#### SOUVENIRS SUR MADAME MALIBRAN.

Le père de madame Malibran, Garcia, artiste ardent, passionné, fougueux, et aussi merveilleux comédien que chanteur accompli, avait souvent recours à l'usage de la laitue pour apaiser la violence du sang espagnol qui bouillonnait dans ses veines. Il lui arrivait parfois, durant plusieurs jours, de ne se nourrir que de ce légume, qu'il mangeait sans assaisonnement.

Certains jours, avant d'entrer en scène, il calmait, en croquant dans sa loge un ou deux cœurs de laitue, l'ardeur qui desséchait son gosier et les palpitations qui soulevaient convulsivement son cœur.

Rubini, dont l'humeur était complètement opposée, et qui mangeait toute la journée du jus de réglisse pour lubrifier sa voix, Rubini, dis-je, aimait à raconter qu'à une représentation d'*Otello*, madame Malibran, qui n'était point encore mariée, se plaignait d'un grand malaise ; elle pouvait à peine se soutenir. On allait entrer en scène. Garcia, qui,



sans doute, n'avait pas eu recours, ce soir-là, aux feuilles de laitue, étreignit, dans sa petite main musculeuse et d'une forme exquise le bras de la frêle enfant, sur lequel il imprima, en trace rouges, l'empreinte de ses doigts.

— Maria! lui cria-t-il en espagnol, si tu ne chantes point la Desdemona de manière à soulever l'enthousiasme du public, je te jure, — et il accompagna ce serment des expressions violentes que, plus que tout autre, la langue espagnole fournit aux gens en colère, — je te jure que je te poignarderai réellement.

La pauvre Maria savait qu'il était homme à le faire. Mourante de terreur, elle chanta le dernier acte d'*Otello* d'une façon si sublime que toute la salle la rappela à grands cris.

Elle ne put repaire, car elle gisait évanouie sur le théâtre, où son père, désespéré, la couvrait de baiser et de larmes en cherchant à la ranimer.

Du reste, madame Malibran avait gardé au théâtre, grâce sans doute à sa terrible éducation, quelque chose de la *furia* paternelle.

Un soir, elle jouait avec Marco Bordogni ce même cinquième acte d'*Otello*. Or, Bordogni, admirable chanteur et le meilleur professeur qui ait jamais enseigné le chant (témoin ses élèves, madame Damoreau et Mario), n'aimait pas à se donner beaucoup de mouvement en scène. — Comme il le disait plaisamment : Puisque je remue mon public sans me remuer, pourquoi me donnerais-je la peine de me remuer? En cela, il était du même avis que Rubini, qui lui succéda et dans son calme et dans ses succès.

Madame Malibran, au rebours, s'identifiait tellement à un rôle qui, sans doute, lui rappelait la farouche leçon de son père, qu'elle allait et venait éperdue sur la scène, cherchant à se soustraire à la rage d'un *Otello* qui ne voulait point se fatiguer, et que déconcertait la conscience de la jeune artiste à remplir son personnage. Il se pencha donc vers elle, et d'un ton légèrement impatient :

— Maria, ma fille, lui dit-il en italien, ne crois pas que j'aie le diable au corps comme toi, et que je veuille me fatiguer et me démener à ta façon. Si tu veux que je te tue, viens ici!

Madame Malibran vint en effet se jeter dans les bras de Bordogni, qui put la poignarder à son aise. Cette fois Desdemona mourut, ayant grand-peine à comprimer la plus folle envie de rire que jamais elle eût éprouvée.

L'excellent Bordogni m'a raconté lui-même, avec sa charmante bonhomie, cette anecdote qui caractérisait si bien sa douceur, sa patience et son horreur pour la fatigue.

SAM.

## LA COURONNE D'ANGLETERRE.

La revue anglaise *Notes and Queries* publie les détails suivants sur la confection de la couronne d'Angleterre :

« La couronne que porte la reine d'Angleterre à l'ouverture du Parlement est l'œuvre de deux orfèvres anglais. Elle est composée de cercles d'argent couverts de pierres précieuses, avec la croix de Malte en diamants à la partie supérieure. Au centre de la partie supérieure, au-dessus du cercle, est une autre croix de Malte, au milieu de laquelle on voit le rubis brut qui ornait autrefois la-toque du Prince Noir.

» Le fond de la couronne est en velours violet. Le cercle inférieur est incrusté de brillants et surmonté de fleurs de lis et de croix de Malte en brillants.

» La couronne porte encore beaucoup d'autres pierreries précieuses, émeraudes, rubis, saphirs, bouquets de perles d'un grand prix.

» Voici l'estimation des diverses parties de cette couronne : les vingt diamants du cercle temporel valent (à 1500 livres chacun), 30 000 livres; les deux gros diamants centraux (2000 livres chacun), 4000 livres; les cinquante-quatre petits diamants placés aux angles des premiers, 4000 livres; les quatre croix composées chacune de vingt-cinq diamants, 12 000 livres; les quatre gros diamants terminant les croix (à 10 000 livres chacun), 40 000 livres; les douze diamants dans les fleurs de lis, 10 000 livres; les dix-huit petits diamants pour l'ornementation de ces fleurs, 2000 livres; les autres diamants, perles, etc., 13 800 livres, formant un total de 112 000 livres, ou environ, 2 800 000 fr.

» La couronne d'Angleterre, faite pour George III, pesait environ 7 livres (la livre anglaise équivaut à 455 grammes). Grâce à l'habileté des joailliers d'aujourd'hui, la couronne actuelle, beaucoup plus légère à l'œil que l'ancienne, est aussi en réalité beaucoup moins lourde, car elle ne pèse guère plus de 5 livres. »

## L'ÉCHEVEAU DE LAINE.

(Voyez le numéro précédent.)

Dix heures sonnèrent au moment où de Rainville entr'ouvrant la porte du salon en question y plongea la tête pour s'assurer si personne ne s'y trouvait.

La pièce était vide.



Il entra, puis alla écouter à chacune des portes qui donnaient dans l'appartement. Tout était silencieux et calme.

— Au fait, dit-il en se jetant dans un fauteuil, dix heures, c'est très grand matin chez une femme. J'attendrai.

Il se croisa les bras et se prit à réfléchir.

En quelques mots, disons de la disposition de ce salon ce qui est nécessaire à l'intelligence de cette histoire.

Dans l'un des angles, celui de droite, un guéridon chargé de livres et d'une corbeille à ouvrage toute pleine de tapisserie; sur la gauche, et entourée par un paravent, une autre table avec tout ce qui est nécessaire pour écrire, comme on dit en style de mise en scène. Le guéridon était placé dans la partie du salon voisine de l'appartement de la marquise; l'autre table dans celle attenante à l'appartement de M. de Loclé, et tout à fait dans le fond, à côté d'une grande porte, une croisée qui ouvrait sur la cour de l'hôtel.

Après quelques moments de réflexion, le chevalier se leva et arpenta la pièce d'un air soucieux et préoccupé.

— C'est fort délicat, murmura-t-il; un pareil aveu peut blesser mortellement la marquise, et une femme qu'on blesse dans son amour-propre est comme le sanglier que la balle atteint sans le tuer, il se précipite sur le chasseur et le déchire à belles dents! Prenons-y garde! Pourtant il s'agit de mon bonheur!... Jusqu'à ce moment les événements ont paru seconder admirablement mon projet. J'ai joué assez bien la passion, paraît-il, car, soit sympathie, soit coquetterie, la marquise a accepté avec faveur, a encouragé même ma cour... Mais je la trompe et ce n'est pas bien; cela est indigne de moi! Ah! ma foi! suivons la bonne inspiration qui m'est venue tout à l'heure, confessons-lui tout. Oui, mais c'est fort périlleux de dire à une femme charmante: — « Madame, depuis huit jours vous me croyez amoureux de vous, je vous l'ai dit... juré peut-être; eh bien, cela n'est pas! Mon but était de... » — Parbleu! sans en écouter davantage elle me répondra: « Monsieur le chevalier de Rainville, il fallait m'avouer cela tout de suite, ne pas m'exposer à vous... aimer, car je vous ai cru sur parole; vous êtes un impertinent, sortez! »

Et elle aura raison de me chasser! Et voilà mon plan renversé, mes espérances détruites. Au diable soit le marquis de Loclé de faire opposition à mon mariage avec une telle ténacité! Certes, pour en agir ainsi, et avoir résisté aux prières mêmes de la comtesse de Mentelles, l'amie de sa femme, il lui faut un motif plus puissant que cette haine qu'il m'a vouée parce que je lui ai enlevé deux ou trois maîtresses! La belle affaire! comme si ce n'était pas un

service que je lui rendais. Mes folies de jeunesse!... que lui importe? Ce n'est pas sa fille que je veux épouser... Ah! il y a un autre motif, et ces six mois d'épreuves imposés ne sont évidemment qu'un prétexte... comme je l'avais pensé! Ce motif, je veux le savoir... La marquise peut-être le connaît... et le moyen d'obtenir une confidence c'est de lui avouer ma ruse à son égard. Elle est femme d'esprit, au bout du compte, et elle s'associera à mon projet, j'en ai bon espoir.

Le chevalier n'était pas arrivé à la fin de ce monologue sans l'avoir mainte fois interrompu, et sans avoir longtemps hésité sur le parti qu'il devait prendre. Peut-être eût-il encore changé de résolution, si un bruit de pas qui retentit dans la direction de l'appartement de la marquise n'avait attiré son attention.

— C'est elle! allons, prenons courage.

Mais aussitôt ces paroles de la marquise dites à voix haute dans la pièce la plus voisine du salon le jetèrent dans une grande perplexité :

— Tenez, Florac, disait-elle, brisons là s'il vous plaît, je n'en puis entendre davantage.

— Diable! pensa le chevalier, il ne faut pas que ce niais de vicomte me surprenne ici de si grand matin; il a la langue si longue et si méchante surtout, qu'il irait le rapporter, avec forces commentaires, à mademoiselle de Mentelles... Et cependant je ne veux pas m'en aller...

## II.

De Rainville n'eut que le temps de se jeter derrière le paravent qui entourait la table de travail du marquis, et s'y blottit de son mieux. La marquise entra en faisant un geste d'impatience qui s'adressait évidemment au personnage qui l'accompagnait en ce moment, et elle alla s'asseoir devant son guéridon. C'était une charmante femme de vingt-cinq à vingt-six ans que madame la marquise de Loclé, au teint blanc comme du lait, et rose comme du fard (elle ne s'en servait pas cependant). Ses grands yeux bleus étaient deux foyers de lumières; on pouvait dire qu'elle lançait le regard comme le Parthe lançait la flèche, et l'envoyait où elle voulait. Un seul de ces regards suffisait pour allumer dans le cœur un incendie de bonheur, ou y soulever toute une tempête de ces tortures dont la coquetterie a le secret. Elle était, en ce moment-là, plus jolie peut-être que jamais. Le vicomte de Florac, le personnage qui l'accompagnait ou plutôt la suivait, était un de ces amoureux ridicules comme il y en a eu dans tous les temps. C'était un homme de plus de cinquante ans, niais dans toute l'acception du mot, prétentieux,



fat, et prêt à prendre acte du moindre sourire qui s'égare d'une lèvre de femme pour la condamner au supplice de ces importunes galanteries. Ni le geste d'impatience, ni le dédain que la marquise avait mis dans sa voix pour lui adresser les quelques paroles que le chevalier avait entendues ne lui avaient échappé. Aussi prit-il un air bien piteux pour dire à madame de Loclé :

— Je le vois, ma chère cousine, vous me congédiez.

— C'est incroyable, mon cher cousin, comme vous lisez couramment au fond des cœurs, répondit la marquise en jouant avec un éventail qu'elle tenait à la main.

— Parbleu ! la belle malice de déchiffrer des pensées écrites en grosses lettres.

— On les proportionne à la science de l'écolier.

Cela fut dit avec un tel ton d'ironie et une telle nonchalance, que le pauvre vicomte parut un instant foudroyé à sa place. Et la marquise retomba dans une rêverie qui ressemblait fort à de la préoccupation et à de l'inquiétude. On le devinait aux mouvements nerveux de ses doigts et de sa tête.

— Oui, vous avez raison, reprit Florac, pauvre écolier qui s'est laissé prendre à de fausses apparences. Autrefois vous étiez pour moi douce et bonne, vous écoutiez avec indulgence les tendres aveux que m'inspirait un amour que...

— Voulez-vous dire que je partageais cet amour ? demanda la marquise d'un ton plus bienveillant cette fois ; et son front parut s'éclaircir comme si une idée longtemps cherchée était enfin éclosée dans son esprit.

— Au moins ne le repoussez-vous pas, reprit Florac.

— Ah ! tant que je ne vis dans cette passion dont vous parlez que l'expression... exagérée peut-être d'une vieille amitié, tant qu'elle ne porta pas atteinte à votre propre bonheur...

— A mon bonheur ? demanda le vicomte d'un air étonné.

— Oui, à votre bonheur, répéta la marquise tout à fait souriante cette fois ; eh bien ! je la tolérais alors, cette passion, je m'en amusais même... mais à présent tout est changé !...

— Et ce changement, fit le vicomte d'un ton insidieux, date de huit jours...

— Vous dites ?

— Ah ! ah ! l'écolier a plus de science qu'on ne soupçonne, ou la maîtresse est moins habile qu'elle se croit. J'ai su lire au fond de votre cœur ce que vous vouliez, mais ce que vous n'avez pas pu me cacher.

— Je ne comprends pas du tout.

— Eh bien ! si vous avez tant le désir de me voir

quitter la place, c'est qu'il faut que je la cède à un autre.

— Monsieur de Florac ! fit sévèrement la marquise en se levant, et en jetant sur le vicomte un regard de reproche.

— Votre impatience à me voir partir le dit assez, continua celui-ci, et je ne vous suis devenu si importun que depuis...

— Achevez...

— Depuis que vous connaissez le chevalier de Rainville.

Une légère rougeur colora le visage de la marquise, et un imperceptible sourire glissa sur ses lèvres pour faire place bientôt à une sorte de prudence évidemment composée. Quant au chevalier, qui avait suivi mot à mot toute cette conversation, il avait dressé l'oreille en entendant prononcer son nom, et il eût beaucoup donné pour pouvoir examiner le visage des interlocuteurs.

— Et d'où vous viennent ces soupçons ? demanda la marquise au vicomte.

— Le chevalier cache-t-il son amour pour vous ?

— Ah ! il s'en est aperçu ! murmura-t-elle tout bas ; puis s'adressant à Florac : Êtes-vous donc jaloux du chevalier ?

— Je l'exècre, je le hais ! je...

— En butte à votre haine et à celle du marquis de Loclé, je lui dois bien un peu de pitié, moi...

— Mais je n'en vois pas la nécessité !

— C'est de la justice, ou en tout cas de la reconnaissance, car vous n'ignorez pas le service qu'il m'a rendu...

— Tenez, ne me parlez plus de lui, morbleu ! Son nom seul m'irrite, fait bouillonner mon sang... Mais aussi bien ferai-je de quitter la place.

Florac salua et allait sortir ; mais la marquise, le frappant légèrement du bout de son éventail, lui jeta ces paroles de sa voix la plus caressante :

— Restez, au contraire, vicomte, restez...

— Pour entendre chanter les louanges du chevalier ? je ne m'en soucie pas...

Madame de Loclé fit signe à Florac de s'asseoir.

— Je crois, mon cher cousin, reprit-elle après quelques secondes de réflexion, que vous allez changer de sentiment à l'égard du chevalier ; vous seriez bien aise, peut-être de vous venger de lui ?

— Oui !

— Eh bien ! je veux vous en fournir l'occasion.

Rainville ne se montra pas moins attentif que le vicomte.

— Vous êtes un grand enfant de cinquante ans, Florac, continua-t-elle ; un véritable écolier en amour. Vous n'avez pas encore deviné que j'agis dans votre intérêt...



— En me préférant le chevalier? demanda Florac d'un ton peu convaincu.

— Eh! qui vous dit que je vous le préfère?

— Prouvez-moi donc le contraire.

— Rien de plus aisé. — Mon mari s'est mis en tête de vous faire épouser mademoiselle de Mentelles.

A ces mots le chevalier éprouva un tressaillement de cœur.

— Et je tiens beaucoup aussi, reprit madame de Loclé, à ce que ce mariage se fasse. Louise n'a pas pour vous une grande sympathie, c'est vrai; mais cela provient uniquement de ce que vous avez un rival, et ce rival c'est M. de Rainville. Il y a un mois, pendant un voyage qu'il fit en Touraine, le chevalier rencontra Louise et en devint éperdument amoureux. La comtesse de Mentelles écrivit à ce sujet à mon mari, qui, ayant le chevalier en abomination depuis six mois qu'il est officier dans son régiment, fit sonner bien haut contre lui quelques légèretés de jeunesse. La comtesse, à qui plaisait cette union cependant, signifia pour condition au chevalier qu'il fallait, pour laver aux yeux du monde et aux siens ces folies du passé, qu'il obtint, par l'entremise de mon mari, son brevet de capitaine. C'était exiger l'impossible. Le marquis s'y refusa obstinément, tant par haine contre le chevalier que dans votre intérêt, Florac; et il s'y est pris de telle façon que, grâce à notre parenté avec deux ministres, ce brevet est impossible à obtenir, si mon mari ne le veut pas.

Cette révélation fut un coup de foudre pour le chevalier; aussi prêta-t-il une bien plus sérieuse attention encore à la suite de la conversation, et il ne put que se féliciter de l'heureuse inspiration qu'il avait eue de se cacher derrière ce paravent.

— Vous sentez, Florac, reprit la marquise, que tous nos efforts réunis pouvaient échouer contre la passion de Louise pour le chevalier, ou ne devaient servir qu'à l'augmenter. Il n'y avait plus qu'un moyen de gagner la partie: c'était de tirer parti du hasard qui me jetait à travers cet amour si constant.

Le chevalier ne fut pas maître d'un mouvement de colère, et le rouge de l'indignation lui monta au visage. Quant à Florac, il ne paraissait pas saisir parfaitement l'énormité de cette combinaison machiavélique. Il demeura donc quelques instants l'œil étonné et fixé sur la marquise, la lèvre entr'ouverte, dans l'attitude d'un homme aux prises avec le doute et la réflexion. Ce que voyant, madame de Loclé lui dit:

— Vous ne comprenez pas bien, Florac. Je conviens que c'est un peu savant pour vous. Mais regardez-moi; me croyez-vous capable de lutter avec avantage contre une jeune fille de seize ans, sans expérience, sans art, sans habitude du monde?... Vous

le croyez, n'est-ce pas? Eh bien, Florac, sachez donc que j'ai résolu d'enlever à Louise le cœur du chevalier. Mon plan, s'il réussit, a un double résultat. Mon mari n'en est qu'à la haine, je veux qu'il devienne jaloux du chevalier; plus de crainte alors qu'il faiblisse devant les larmes et les prières de Louise. Pendant que, pris au piège que je lui ai tendu, le chevalier sera à mes pieds, vous vous emparerez, près de Louise, de la place abandonnée; vous êtes dangereux, irrésistible, vicomte... allons! pas de modestie!... En vous voyant souvent, la jeune fille oublie son infidèle; dépitée, elle veut se venger de lui, elle est toute prête à en aimer un autre, c'est de règle; vous devenez naturellement le consolateur de cette pauvre âme délaissée, et...

— Admirable! admirable! s'écria Florac avec enthousiasme; je n'aurais jamais deviné cela!

— Eh bien! vous livré-je le chevalier pieds et poings liés?

— Oh! magnifiquement. Mais de lui, que ferez-vous après?

— Ce que je fais de vous depuis si longtemps, Florac, répondit la marquise en souriant.

On comprend aisément dans quelle exaspération cette machination avait jeté le pauvre chevalier. Quant à Florac, il ne cessait de montrer le plus grand enthousiasme pour l'habileté dont la marquise venait de lui donner une si éclatante preuve! Il confessait n'être pas de cette force, bien qu'il eût cinquante ans, et il s'arrêta à cette idée, que évidemment l'expérience de l'amour et de ses intrigues surtout, était une chose innée chez les femmes, pour que, si jeune la marquise s'y montrât habile à ce point. Florac avait-il raison?

— Le chevalier va sans doute arriver, fit madame de Loclé.

— Je comprends, répondit le vicomte; je vous laisse pour voler au combat.

— Vous voulez dire à la victoire.

— Je vous la devrai... chère cousine.

### III

Florac baisa galamment la main de la marquise, et sortit le cœur tout gonflé de joie et d'espérance.

Quant au chevalier, il avait bien vite étouffé le remords dont il s'était senti pris en entrant chez madame de Loclé, et il était résolu à poursuivre l'œuvre qu'il avait entreprise. Son but avait toujours été de changer en jalousie la haine du marquis; en cela il était donc parfaitement d'accord avec madame de Loclé; seulement, il espérait de cette jalousie du mari un tout autre résultat que celui qu'en attendait la marquise. — Et à présent surtout qu'il voyait



en cette femme un ennemi de qui il avait à se venger, et une coquette à la vanité de qui il réservait une leçon, rien ne pouvait plus l'arrêter dans l'exécution du projet qu'il avait conçu. Il allait donc tout mettre en œuvre.

En revenant s'asseoir contre le guéridon, madame de Loqué ne put se défendre d'un mouvement de pitié en faveur de ce pauvre vicomte qu'elle lançait ainsi tête basse dans le ridicule. Mais elle ne parut pas s'arrêter longtemps à ce scrupule. Elle plongea la main dans sa corbeille à ouvrage, et en retira une tapisserie éclatante de couleurs. Le chevalier profita de ce que la marquise tournait le dos au paravent et était absorbée dans son travail, pour sortir furtivement et avec précaution de sa cachette; il marcha sur la pointe du pied, et arriva ainsi jusqu'à elle, puis, se penchant par-dessus son épaule :

— Je défie la main des fées de rien créer d'aussi charmant! murmura-t-il en regardant la tapisserie.

La marquise poussa un léger cri, et se retourna en rougissant :

— Mais par où donc êtes-vous venu, monsieur de Rainville? demanda-t-elle.

— Je suis entré simplement par la porte, madame, n'ayant point acquis le droit de prendre un autre chemin.

— Je ne vous ai point entendu marcher.

— Vous étiez si occupée! Puis, l'heure est si matinale que c'est de ma part comme une surprise.

— En effet, répondit la marquise, il est bien matin; mais ces surprises, chevalier, se renouvellent à de si courts intervalles depuis quelques jours, qu'elles n'en sont plus pour moi...

— Est-ce un reproche, et suis-je indiscret, madame?

— Ai-je le malheur de paraître me plaindre quand je voudrais remercier?

La marquise avait rassemblé tout ce qu'elle possédait de grâces, de charmes, de séduction, dans le sourire, dans la voix et dans le regard, pour prononcer ces dernières paroles. Rainville en fut ébranlé; s'il n'avait pas su à l'avance que c'était là un piège qu'elle lui tendait, il s'y fût à coup sûr laissé prendre comme un écolier. Il pensa alors à opposer perfidie à perfidie, et à égaliser la partie.

— Vous oubliez, madame, que j'ai commis le crime de ne vous connaître que depuis une semaine, quand il ne dépendait que de moi qu'il en fût ainsi depuis six mois...

— Et vous voulez racheter le temps perdu par la fréquence des visites, interrompit la marquise. A bien compter, cependant, vous devez avoir fait déjà mentir le proverbe, chevalier; car, depuis huit jours, je ne puis faire un pas sans vous rencontrer. Si vous

croyez avoir besoin d'un pardon, je suis clémente, je vous l'accorde.

— Déjà?

— Je ne garde jamais de rancune.

— Tant pis.

— Alors, recommencez la faute.

— Et quoi! s'écria le chevalier avec une apparence de martyr parfaitement joué, eh quoi! que je reste encore six mois sans vous voir, après vous avoir connue, marquise! C'est déjà trop d'avoir oublié de vivre pendant près d'un demi-siècle.

— C'est à ce point, grand Dieu! Que bien a pris au hasard, alors, de se mêler de cette affaire pour vous rendre la vie! s'écria la marquise en faisant allusion à une circonstance que nous allons connaître.

Il eût été difficile de dire qui des deux faisait manœuvrer le mieux l'artillerie de la perfidie; il y avait dans la soumission, la réserve, l'émotion du chevalier, dans les provocations, la coquetterie, les sourires de la marquise tout un arsenal.

— Vous parlez de hasard, madame? reprit Rainville. Eh bien! ce que vous voulez bien lui attribuer...

— Vous l'attribuez à la Providence, vous, soit!

— Mieux que cela, madame. Ce que vous appelez hasard, ce que je ne veux pas appeler Providence, me semble, à moi, un calcul adroitement combiné.

— Et par qui? fit la marquise avec une certaine curiosité.

— Je suis obligé, reprit le chevalier, de vous rappeler notre première rencontre. Un soir, il y a de cela une semaine, sortant d'une maison, vous ne trouvez plus à la porte votre carrosse qui, pourtant, vous y avait conduite; vous en étiez bien sûre du moins. Il était huit heures à peine, le temps était serein et engageant, vous étiez proche de votre hôtel, vous vous résignez alors à le gagner à pied... Mais un jeune mousquetaire ivre vient à passer. Il vous voit, vous regarde, vous lui paraissez adorable. Quelle bonne fortune pour un mousquetaire ivre!

— Monsieur!...

— Pardon, marquise, c'est de l'histoire. Il vous aborde, vous adresse la parole; vous voulez fuir, il vous retient par le pan de la robe; vous appelez au secours, et moi je me trouve là, juste à point nommé, pour voler à votre aide, châtier l'insolent et vous ramener saine et sauve à votre hôtel.

— Eh bien! que concluez-vous d'un pareil accident? demanda la marquise en rougissant un peu et en fixant sur le chevalier un regard scrutateur.

— Pouvez-vous me garantir, dit de Rainville, que le hasard soit assez spirituel pour avoir ainsi arrangé les choses, qu'il faille que ce soit vous, plutôt qu'une autre femme, que ce jeune fou rencontre la

— Je veux  
dont je ne vois

— Vous ver

— Vous re

— Ah! c'

— Vous re

— Ah! c'

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re

— Vous re



première; et que ce soit moi, plutôt qu'un autre, qui me trouve là sur vos pas pour vous défendre, et heureux, si le ciel l'eût voulu, de verser tout mon sang pour vous? Ce n'est qu'avec les yeux et l'esprit d'un autre que le hasard peut avoir fait tout cela.... Vous oubliez, madame, que le hasard est aveugle.

Et, en disant ces derniers mots, le chevalier attachait des regards ardents et passionnés sur madame de Loclé, qui ne put s'empêcher de réfléchir un instant sur un événement qui, jusque-là, lui avait paru des plus simples. Elle fut sur le point de dire au chevalier : « Ce hasard, c'est donc vous! » mais elle se retint, tant elle craignait d'ouvrir au jeune officier une voie dans laquelle il se fût précipité. Elle changea tout aussitôt le tour de sa pensée, et lui répondit :

— J'ai su apprécier ce dévouement, monsieur de Rainville, et je vous en conserverai une éternelle reconnaissance.

Le chevalier comptait, à vrai dire, sur un peu plus d'émotion de la part de la marquise. Tout en se disant à part soi qu'il ne voyait guère, dans sa conduite, les preuves de cette reconnaissance, il reprit :

— Ce mot que vous venez de prononcer, et qui m'eût consolé en d'autres temps, madame, fait aujourd'hui mon désespoir... Car mon cœur avait rêvé un autre sentiment...

— Chevalier!... savez-vous que si mademoiselle de Mentelles vous entendait...

Par cette phrase, madame de Loclé exprimait deux pensées; aussi fut-elle dite sur deux tons différents, auxquels sa voix se ploya avec une grande flexibilité. Il y avait dans ce seul mot *chevalier!* toute la sévérité que sait donner à son accent la pudeur surprise d'un aveu trop précipité; et, dans le reste de la phrase, une nuance de jalousie mêlée de reproche. Cela était admirablement joué.

— Pourquoi, reprit de Rainville, me rappeler même ce nom que je veux oublier, et me reprocher si cruellement un moment d'erreur que je m'efforce de racheter?...

— J'ai peine à le croire.

— Je vous le proteste.

— Louise est si charmante!

— C'est un enfant que je connais à peine. Elle sortait d'un couvent, et d'un couvent de province! quand je la vis pour la première fois. Pour l'avoir aimée, même un instant, il fallait ne pas vous connaître...

— Parlez-vous sérieusement? demanda la marquise avec une inquiétude réelle cette fois.

— Je parle avec sincérité. Tout me contraint à cette rupture.

— Prenez garde, chevalier! S'avouer contraint, c'est exprimer un regret.

— Je veux dire que j'obéis à un entraînement dont je ne suis pas le maître.

— Vous verriez donc sans regret un rival vous ravir une jeune et belle fille de seize ans que vous aimez, et une fortune qui doit vous donner un rang considérable, passer en d'autres mains.

— J'ai donc un rival? fit de Rainville de l'air du monde le plus naïf. Au fait, que m'importe!

— Vous rendez Florac bien heureux, car le temps que vous passez ici, il le met à profit ailleurs.

— Ah! c'est là ce rival si redoutable! répondit le chevalier.

— S'il l'était davantage, il vous inquiéterait donc? Rainville sentit qu'il avait failli compromettre sa position. Il reprit tout aussitôt :

— Je lui veux faire, madame, si vous le permettez, les chances les plus belles!

— Tenez, chevalier, parlons franc; il est possible d'arrêter Florac au milieu de son triomphe.

— Vous pouvez rendre ce service à mademoiselle de Mentelles.

— Vous ne me comprenez pas. Le seul obstacle à votre union, c'est le grade que mon mari se refuse à vous laisser obtenir, n'est-ce pas?

— Et, Dieu merci, personne ne parviendra à l'y décider.

— Personne, excepté moi peut-être.

— Vous? s'écria de Rainville sur un ton moitié de joie, moitié de doute.

En annonçant cette résolution d'intervenir auprès de son mari, la marquise n'avait d'autre intention peut-être que de sonder la pensée du chevalier, et de trouver l'occasion de lui ouvrir le fond de la sienne. Mais de Rainville, qui n'y voyait qu'un complément de perfidie, se réjouit de cette idée, qui entraînait admirablement dans ses projets. Mais il n'avait osé tant espérer! Il comprit cependant que d'accepter avec trop d'empressement et sans combat une telle offre pouvait le compromettre. Aussi tenta-t-il des efforts adroitement inutiles pour en dissuader la marquise. Mais l'un et l'autre y avaient un trop grand intérêt pour ne pas laisser subsister ce plan d'attaque.

En ce moment-là, Fleury, qui avait reçu ses instructions, s'était présenté à la porte, et avait assisté sans être vu ni surpris à la fin de cet entretien. Enfin, pour accuser sa présence, il toussa deux ou trois fois. La marquise se retourna en pâlisant. Fleury montra alors un papier qu'il tenait à la main.

— C'est pour M. le chevalier, dit-il, et l'on a ajouté que c'était fort pressé, sans quoi je ne me serais pas permis....

— Excusez la maladresse de ce vieux soldat, madame la marquise, et pardonnez-moi aussi.

Il se rapprocha alors de Fleury, prit le billet,



feignit de lire avec une certaine émotion et s'adressant à la marquise :

— Un ami est obligé de me rappeler qu'il m'attend....

— Pour un duel peut-être?

— Oui; mais ce n'est point moi qui me bats! je cours à ce rendez-vous, et je reviens.... si vous le permettez bien....

— Vous n'oublierez pas, monsieur de Rainville, que nous soupçons ensemble ce soir?

Le chevalier resta atterré, car il n'avait point été question de cela entre eux : c'était donc un piège de plus. Il se remit promptement cependant, et en baissant la main de la marquise :

— Je n'oublie que vos rigueurs, madame, et jamais vos bontés, dit-il.

Puis il sortit en courant. La marquise arrêta Fleury, qui s'appêtait à suivre le chevalier.

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

## LIVRE DE PRIÈRES ILLUSTRÉ,

par M. B. Charles MATHIEU.

Nous sommes convaincu que nos lectrices nous sauront un gré infini de leur faire connaître le magnifique travail de M. B. Charles Mathieu, un chef-d'œuvre d'illustration et de typographie, une œuvre d'art et de science à la fois, un de ces trésors que les bibliophiles payent au poids de l'or et que les personnes riches ne marchandent pas, parce qu'elles seules sont en droit de les posséder.

Le livre de prières illustré de M. Mathieu, et c'est là son rare mérite, ne ressemble en rien aux ouvrages de même nature qui ont été publiés à tant de reprises et avec un égal succès par un grand nombre d'éditeurs. Nous avons dit que c'était un ouvrage de luxe, d'art et de science à la fois; nous ne pouvons mieux le démontrer qu'en reproduisant le passage suivant d'un article de la *Gazette des Beaux-Arts*, consacré à l'examen de ce magnifique livre :

« Après avoir travaillé durant de longues années dans cet atelier d'où sont sortis, sous la direction de M. le Comte A. de Bastard, les commencements d'une histoire de l'ornementation des manuscrits si magnifique qu'il a été impossible de l'achever, familiarisé depuis longtemps avec les différents styles qui en forment comme les chapitres, cet artiste (M. B.-Ch. Mathieu) n'a eu qu'à choisir dans ses portefeuilles pour en tracer un précis. Au lieu de couvrir une page in-folio, il s'est contenté de décorer une partie des pages d'un in-42; mais le diminutif possède tous les mérites du fac-simile, et ceux à qui s'adresse cette œuvre pourront, sans recourir aux originaux, se faire

une excellente idée des manuscrits consultés, mais non copiés. Contraint par les exigences du format, M. C. Mathieu n'a pu reproduire, dans leurs formes et dans leurs agencements primitifs, tous ces ornements qui s'étaient sur des vélins de grandes dimensions. Ce sont donc des éléments de composition qu'il a demandés aux enlumineurs d'autrefois et non des modèles qu'il a copiés servilement; mais tous ces éléments ont été combinés avec tant d'adresse, en se conformant avec un tel scrupule aux principes qui les avaient engendrés, on en a exclu avec un tel soin tout mélange étranger qui en aurait pu altérer la forme et en vicier le style, que les originaux ont peu souffert de cette œuvre d'arrangement, et que, connaissant la plupart des manuscrits dont l'artiste s'est servi, nous avons facilement reconnu la page dont chacun d'eux avait inspiré l'encadrement ou le titre. »

Voilà qui peut donner déjà une idée complète de la valeur artistique de cet ouvrage; nous ajouterons au plus vite que les ornements empruntés aux plus beaux manuscrits des bibliothèques publiques de Paris, représentent tous les arts depuis le VII<sup>e</sup> jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. C'est là où l'éminent auteur de ce remarquable travail a fait preuve à la fois de patience, de goût, de savoir; et pour nous servir d'une expression de la *Gazette des Beaux-Arts*, si compétente en ces matières : « La leçon offerte par M. C. Mathieu est aussi complète qu'on la puisse donner, sans tomber dans l'archéologie ou le pédantisme; telle enfin que peuvent aimer à la recevoir les lecteurs, dévots ou non, dont les doigts tourneront les feuillets de ce livre. »

L'exécution matérielle ne laisse rien à désirer, l'auteur s'est fait imprimeur lui-même afin que rien ne fût négligé dans le succès de son œuvre! Tout est beau dans ce travail, partout on y sent la main d'un artiste.

De telles magnificences dans l'exécution d'un livre, de tels soins, lui donnent, comme nous l'avons dit, un prix inestimable aux yeux des bibliophiles et des personnes riches, les seuls auxquels il s'adresse.

Le prix de l'ouvrage divisé en feuilles soigneusement séparées et enfermées dans des cartons est de 170 francs.

Par suite d'arrangement pris par l'administration du *Moniteur de la Mode* avec l'éditeur-proprétaire du *Livre des prières illustré*, nous en pourrions tenir un certain nombre d'exemplaires à la disposition de nos abonnés, aux conditions suivantes, qui en rendent l'acquisition très facile :

L'ouvrage sera expédié *franco*, en France, à tout abonné qui enverra un bon de poste de quarante-cinq francs au nom de M. Ad. Goubaud, et qui autorisera à disposer sur lui en cinq mandats de vingt-cinq francs de trois en trois mois.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.